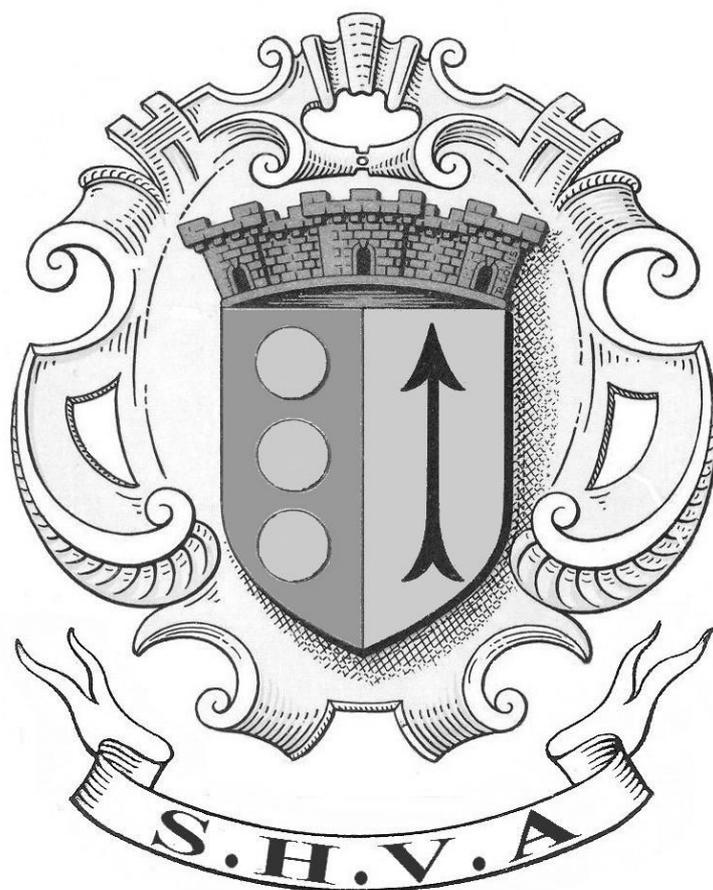


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

Les Vertus

À travers le temps

N°81 Septembre 2015

SOMMAIRE

- **Édito**
- **Léon Bonneff**
 - **La poste**
 - **Généalogie**
Mme Marty
 - **L'exode**
- **Atelier mémoire**
Les Italiens à Aubervilliers
- **bibliothèque**
- **Remerciement**
- **Regrets †**

ÉDITO

Bonjour les Ami(e)s, voici donc un nouveau bulletin qui, nous l'espérons, vous fera passer un agréable moment en le consultant. Vous pourrez voir, au cours de ces pages, des articles traitant de personnages, de lieux de services publics, du travail de l'atelier mémoire des Italiens et, en cette année anniversaire de la fin de la seconde guerre mondiale, quelques témoignages sur des faits peu narrés du début de ce conflit, nous voulons parler de l'exode.

Bonne lecture et surtout n'hésitez pas à nous contacter si vous avez des renseignements à nous demander ou à nous communiquer au sujet de notre chère commune et des âmes y habitant ou y ayant habité.

LÉON BONNEFF

ÉCRIVAIN-JOURNALISTE (1882-1914)

Léon BONNEFF dont nous vous avons, à plusieurs reprises, donné de courts extraits de son livre "*Aubervilliers*", avait 16 ans quand il quitta Belfort pour aller à Paris où il trouva du travail dans une maison d'édition.



Rejoint par son jeune frère Maurice quelques années plus tard, il s'orienta vers le journalisme d'investigation dans le monde ouvrier notamment à la demande du journal *l'Humanité*.

Ils s'intéressèrent tous deux à la rude vie des ouvriers et aux accidents survenus tant en usine que sur les chantiers et, d'une manière générale, sur tous les lieux de travail.

Par leurs témoignages, ils contribuèrent à l'amélioration de leurs conditions principalement au niveau de la sécurité.

Plusieurs livres furent édités sur ces thèmes, entre autres :

- *Les métiers qui tuent* - enquêtes sur les maladies professionnelles,
- *La vie tragique des travailleurs* - enquête sur les conditions des ouvriers de l'industrie,
- *La classe ouvrière* - rédigé avec son frère.

Mais il édita également : *Le soldat phénomène*, *Fine carotte*, *le cambrioleur malgré lui*, livres portant sur d'autres sujets et bien sûr le roman "*Aubervilliers*" relatant la vie quotidienne de ses habitants (réédité récemment).

Prochainement, dans notre commune, une rue portera son nom.

LA POSTE À AUBERVILLIERS

PETITE HISTOIRE CONDENSÉE¹

par *Liliane GINER*

SERVICE DE LA BANLIEUE

En 1760 le bureau de Paris était chargé du service postal de la banlieue, les lettres étaient reçues ou distribuées par un habitant (offrant toute garantie).

LA POSTE À AUBERVILLIERS

Vers 1780 le nom d'AUBERVILLIERS apparaît sur une liste de lieux desservis par la poste, entre 1760 et 1780 il est possible que la marque de boitier de la petite poste ait existé.

De nouveau dans les almanachs de 1792 et de l'An II, AUBERVILLIERS est signalé comme lieu desservi par la poste.

La première marque connue à ce jour apparaît sous la restauration, en 1828 tout d'abord comme boitier de facteur, puis comme bureau de distribution rattaché à LA VILLETTE.

Il semblerait que la boîte aux lettres ait été installée à la première Mairie jouxtant l'église à la place du passage Saint Christophe.

Elle était relevée 3 fois par jour par une voiture venant de LA VILLETTE.

Par la suite, un local de la poste aurait existé place de la Mairie, puis transféré rue du Moutier tout près de celle-ci.

De 1825 à 1845 la marque postale d'AUBERVILLIERS est

60
AUBERVILLIERS
VILLETTE

La première cursive propre à AUBERVILLIERS apparaît le 20 octobre 1843

60
AUBERVILLIERS

¹ Résumé du texte de Monsieur Gobillot paru dans notre bulletin N°1 en 1985

AUBERVILLIERS devient Bureau de Direction le 1^{er} mai 1844 et, à partir du 1^{er} janvier 1848, Bureau du même type que tous ceux de toute la France (Loi des finances du 8 août 1847).

En 1870 le premier bureau de poste était situé Place d'Armes, puis transféré 10 rue de Pantin (rue du Docteur Pesqué),



de nouveau transféré (en 1927) à l'angle des rues Achille Domart et de Pantin (le bâtiment en briques rouges existe toujours),



pour arriver ensuite au 10 avenue de la République où il est actuellement.



En 1898 la densité de la population des quartiers de la Villette et des 4 chemins entraîna l'ouverture d'un bureau de poste dénommé AUBERVILLIERS-QUATRE CHEMINS afin d'éviter toutes confusions avec le bureau de LA VILLETTE à Paris.

Installé tout d'abord au 22 rue du Vivier (maintenant rue Henri Barbusse) il fut transféré à l'angle de la rue des Postes et Ernest Prévost (malheureusement ce bureau est actuellement fermé depuis plus d'un an mais devrait être bientôt réinstallé rue Émile Raynaud).



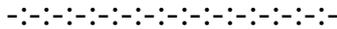
La réorganisation et l'urbanisation du quartier du Montfort imposa à l'administration des postes l'ouverture d'un autre bureau qui prit le nom de AUBERVILLIERS - MONTFORT dans le centre commercial de la cité Émile Dubois en 1960,



puis déplacé au 166 rue Danielle Casanova depuis quelques années (à l'angle de l'avenue Jean Jaurès),



mais avant cela, dès 1935, une recette auxiliaire des PTT avait été créée dans la librairie au 126 boulevard Édouard Vaillant.



Grand-père de Chantal Camguilhem (membre de notre bureau),
Hippolyte Laurent facteur chef des Postes à Aubervilliers

Médaillé d'Honneur

Hippolyte Laurent est né en 1858 à Saint Firmin dans les Hautes Alpes.

Dans les villages de montagne la vie était très dure, la misère y régnait et l'exode vers les villes présentait l'espérance. Les déplacements à pied dans le froid et la neige endurcissaient les femmes et les hommes coutumiers des longues marches.

Par chance pour lui, l'instruction publique était alors privilégiée dans les Hautes Alpes. C'est donc avec son certificat d'études primaires qu'il pourra devenir facteur en 1883. En ce temps là les tournées, qui se faisaient à pied, comprenaient Aubervilliers mais aussi La Courneuve et s'allongeaient jusqu'à Dugny.

La Médaille d'Honneur lui a été décernée en 1912 par les Postes et Télégraphes.



GÉNÉALOGIE

GINETTE MARTY

Ce mardi 31 mars 2015, il pleut et le vent souffle fort. Mais cela n'a pas d'importance car ici à Aubervilliers, nous recevons une famille sur les traces de ses ascendants.

En effet, la famille Souza, plus exactement Roger Souza sait que sa mère Germaine Odend'hal est née à Aubervilliers mais ne sait rien de sa famille. Une première visite à la Mairie lui avait fait retrouver deux sœurs de sa mère (Marcelle et Raymonde Odend'hal) mariées à deux frères (Lucien et Marcel Grégori). Munie de ces renseignements, la fille de Roger écrit à la Société d'Histoire en espérant qu'ils pourraient être une piste.

Effectivement, Liliane Giner connaissait le nom de ces deux frères puisque la fille de l'un d'eux (Marcel) est membre de l'Association.

C'est ainsi que le 31 mars, la famille Souza a pu voir la maison où habitaient les grands-parents, 60 rue Heurtault, l'école Edgar Quinet que fréquentaient Germaine et ses sœurs.

Après un déjeuner plein de bonne humeur, la journée s'est achevée aux Archives pour essayer de compléter la quête de savoir...

Ginette MARTY (la fille de Marcel Grégori)



de gauche à droite
Mme et M. Souza - Martine Marty - Ginette Marty - Liliane Giner - M. Souza fils

L'EXODE

VÉCU PAR QUELQUES JEUNES D'AUBERVILLIERS

L'exode... Cela fait déjà plus de 75 ans que le désastre de juin 1940 a eu lieu. Quelques rares films évoquent cette période comme si l'on voulait exorciser cette catastrophe : que l'on compare avec le nombre de films traitant de la résistance ou du débarquement. Les livres sont un peu plus nombreux mais c'est toujours la même proportion entre les faits de 1940 et ceux de 1944.

Cette panique qui a jeté sur les routes des millions de personnes paraît encore aujourd'hui inexplicable : rares étaient les Français sachant de quoi les nazis étaient capables, et encore, sans en imaginer toute l'horreur : il faudra la libération des camps de concentration pour cela. Alors ? Psychose collective semblable à la « Grande Peur » de 1789 ? Il y a de cela ! Bruits alarmistes propagés par les futurs collaborateurs et les espions pour entraver le mouvement des troupes françaises avec tous ces fuyards paralysant les réseaux routiers et ferroviaires ? Cette explication donnée me paraît bien courte : elle n'a joué qu'un rôle marginal, à mon avis.

La raison essentielle qui a fait fuir toute une population par les moyens les plus divers doit être recherchée dans les souvenirs de la guerre 14-18, cette boucherie qui a ouvert le 20^e siècle. La Belgique, le nord de la France, une partie de la Picardie et de la Champagne ont été occupés pendant 4 ans, ont souffert des privations, de l'isolement, d'une autorité militaire tatillonne et prompte aux représailles (les cas d'atrocités furent extrêmement rares, mais la propagande en inventait pour soutenir le moral de l'arrière). Là où le front s'arrêta pendant pratiquement 4 ans, ce fut bien pire : les canons des deux camps nivelèrent fermes, villages et villes.

Si les généraux sont accusés d'être toujours en retard d'une guerre (tout au moins quand ils perdent) ; les civils n'ont pas plus de prescience et ne voulaient pas se trouver sur la ligne de front ou en zone occupée quand les combats se stabiliseraient. On attendait toujours un sursaut de l'armée française, et cet espoir ne disparaîtra qu'après le franchissement de la Loire par les Allemands.

On peut trouver d'autres raisons à cet exode, le souvenir des actualités montrant la retraite des républicains espagnols par exemple, mais c'est à mon avis, la principale.

Ces millions de personnes sur les routes, ce sont des millions d'histoires individuelles : je citerai simplement celle de Jacques Prévert qui, au lieu de se perdre dans la cohue des gares parisiennes pour monter dans un train problématique, prit tranquillement avec quelques amis, l'actuel RER, alors

métro de la ligne de Sceaux, pour aller à St Rémy-lès-Chevreuses et de là, alternant les véhicules, se retrouver dans les Pyrénées quelques jours plus tard.

Voici quelques extraits des souvenirs de quelques jeunes albertivillariens. La plupart sont décédés depuis... Vous pourrez aussi nous transmettre les souvenirs, tribulations de vos parents, voire arrière-grands-parents, vivant à l'époque à Aubervilliers (car il faut nous limiter).

Jacques DESSAIN

CHRISTIANE BUSTON, ÉPOUSE ANDRE KARMAN (NÉE EN 1927)¹.

Partie en train avec sa mère, elle en fut séparée lors d'une alerte ; elle fut recueillie vers Dax et placée dans une famille d'accueil. La zone était occupée par l'armée allemande et les communications difficiles ; ses parents ne purent reprendre le contact avec elle qu'au bout d'un an. Elle fut alors rapatriée à Aubervilliers à l'âge de 13 ans.

1) D'après un enregistrement vidéo réalisé par Christian Colland, avec la participation de deux élèves du lycée Henri Wallon et Jacques Dessain en 1995.

JACQUES DESSAIN

Après une tentative infructueuse de prendre le train à la gare d'Austerlitz, le 11 juin, lui, sa mère et ses sœurs peuvent enfin en prendre un, le lendemain, qui ne partira qu'à la nuit ; le lendemain matin, ils sont seulement dans la Beauce, devant laisser traverser aux passages à niveau, des cohortes de réfugiés circulant sur les routes.

La Loire passée, ils arrivent sans encombre à Saint-Sulpice-Laurière où ils prennent sans problème une correspondance pour Montaigut-le- Blanc d'où ils partent vers le village familial de Busserolles dans la Creuse¹, où ils resteront deux mois avant de pouvoir repartir dans un train qui mettra deux jours et trois nuits pour rejoindre Paris.

1) À noter que la Creuse fut un département d'accueil des réfugiés parmi les plus importants : Paulette, Simone, Jacques à 20 km de distance les uns des autres en sont une illustration.

GENEVIÈVE DIHÉ GUYOMARD (NÉE EN 1931)

Elle habitait 2 rue Charron et a écrit ses souvenirs dans un livre portant ce titre¹. Elle doit retrouver sa mère à la gare de Lyon : « perdus tous deux dans une marée humaine affolée et surexcitée, nous tentâmes à plusieurs reprises de nous frayer un passage dans la foule, mais en vain ». Dès le lendemain, elle part en voiture, avec sa nourrice et son fils ; celle-ci la quitte un peu plus loin et prend un train pour Montluçon avec Geneviève. Là, ils sont accueillis par une jeune

fille qui les emmène dans sa famille, laquelle accepte de les héberger. Après avoir écouté le discours « de ce traître de Maréchal Pétain », les réfugiés décident de rentrer à Aubervilliers « puisqu'on nous imposait l'occupation allemande, nous n'avions qu'à rentrer chez nous ». Dès qu'il y eut des trains « nous quittâmes notre famille d'accueil, le cœur plein de reconnaissance et d'émotion. Ces gens nous avaient offert leur toit sans même nous connaître. Les longues semaines auprès d'eux avaient donné naissance à une amitié profonde ».

1) *Geneviève Dihé Guyomard* : « 2 rue Charron » (2014)

SIMONE LERY

Elle habitait rue du Goulet, près de la rue Heurtault ; d'une famille de cultivateurs établis à Aubervilliers, depuis le 16ème siècle. Les parents ont bifurqué vers le commerce (charcutiers).

Elle part le 13 juin, également en auto, mais également avec un camion qui leur donnera bien des soucis. A la fin de la journée, le camion n'est qu'à Palaiseau, victime des embouteillages. Ils arrivent à Villours (dans la Puisaye) le 15 juin, mais repartent le lundi 17, traversent la Loire, se font héberger par des habitants de Sancoins, qui eux-mêmes pensent partir ; arrivés le 20 juin à Montluçon, ils en partirent le lendemain, virent des traces de bombardement, arrivent à Pontarion (aussi dans la Creuse) où ils resteront un mois avant de pouvoir retourner à Paris.

PAULETTE LE TADIC

Elle habitait rue Elisée Reclus, dans le Montfort. Ses parents étaient venus de Bretagne, le père travaillait à la Compagnie du Gaz, comme beaucoup de Bretons. Elle a 18 ans quand elle commence à écrire son journal : l'Exode, puis, plus tard, ses souvenirs de la vie sous l'occupation, en faisant un document précieux sur cette époque.

Elle part en auto le 12 juin, arrivée à Trélazé (près d'Angers) le lendemain pour repartir le 17, les Allemands approchant. Elle pense aller en Auvergne toujours en auto (le père suit en bicyclette). Bombardement à Châteauroux, à La Châtre, dont ils sortent indemnes. Les Allemands approchant de Montluçon, elle tourne vers la Creuse où elle s'arrêtera à Sainte Feyre, hébergée avec ses parents dans une école. L'armistice est signé le 25 juin ; rencontrant d'autres jeunes, elle passera de vraies vacances, dont elle gardera un souvenir attendri.

JULIEN SAIZ (NÉ EN 1924)¹

« Nos parents finissent par se rendre à l'évidence : nous devons rejoindre l'interminable colonne de la débâcle. L'un de nos camarades de collège, dont le père était soldat sur le front, nous avait proposé de partir avec lui sur nos vélos

jusqu'à Royan où ses grands-parents pourraient nous héberger. Sa mère accompagnerait nos parents et nos sœurs qui prendraient le train au Perray en Yvelines le 11 juin. Ne doutant de rien, nous étions partis le même jour dans l'après-midi, nantis de quelques provisions dans un léger sac de toile fixé au porte-bagage et de quelques francs en poche. Trois heures plus tard, sur la nationale 10, nous longions déjà l'aérodrome de Chartres, quand la première alerte nous surprit... Nous avons eu juste le temps de nous jeter dans le fossé... Le soir même, fourbus, nous arrivâmes à Bonneval. Nous fûmes rassasiés avec un morceau de pain et quelques tablettes de chocolat, en attendant notre tour pour boire à la fontaine publique. Puis on nous a trouvé un recoin couvert de paille dans une grange surpeuplée ».

Le lendemain, 12 juin, ils partent pour Tours, mais la fatigue les fait s'arrêter à Blois. Là, ils doivent attendre le lendemain pour trouver une place dans un train. « Nous étions des voyageurs sans bagages, presque nus en ce chaud mois de juin et notre jeunesse nous permit de nous faufiler ». Soixante heures après être partis, ils arrivent enfin à Royan.

1) *Oubli ou Mémoire, un médecin à Aubervilliers (édition La Bruyère -12/2001)*

GEORGETTE ULLOA¹

...L'armée allemande approche de Paris, les pires rumeurs circulent, pillages, massacres, incendies... Notre groupe se constitue de l'oncle Gelino, chef des opérations, de la tante Juana, de leur fille Félicie, et de sa petite Odette, de Titine et Mohamed, enfin de maman et de moi. Je suis triste et inquiète pour mes grands-parents qui refusent de nous suivre pour garder la maison². Nous partons à pied.... Près de la gare de l'Est, un couple de voisins espagnols se joint à nous. Nous poursuivons jusqu'à Etampes, où nous trouvons refuge dans un petit enclos abandonné. Tout à coup, un bruit nous alerte ; nous entendons le martèlement de pas cadencés. L'oncle nous fait signe de nous taire et de nous allonger dans l'herbe... Soudain, le silence se fait mais nous sentons une présence. Craintivement, nous levons les yeux, pour découvrir un groupe de soldats allemands casqués, nous dominant de toute leur hauteur, et braquant leurs armes sur nous... Celui qui semble être le chef s'adresse à nous ou plutôt aboie dans une langue que nous ne comprenons pas. Courageusement, l'oncle Gélino se lève brandissant un bâton muni d'un chiffon blanc. Au même moment, la vieille Madame Guadalupe complètement affolée, se redresse et tente de s'enfuir en hurlant. Un coup de feu part, la blessant au bras ; soignée par les Allemands, elle pourra repartir avec nous.

Le voyage de retour ne m'a laissé aucune trace.

1) *Pilar-Georgette Arellano-Ulloa : extrait de « Le champ de luzerne » (édition*

2) *Le Manuscrit, 08-2010)*

Dans le Landy.

GILBERT VERSTICHEL¹

«Mon père travaillait en qualité de chauffeur mécanicien ou, peut-être, tout simplement de livreur dans une entreprise de produits chimiques fort connue. Il était à priori primordial à cette société de sauver du désastre, matériels et véhicules. Ordre fut donné aux chauffeurs de se replier sur Auxerre où une position stratégique avait été préparée longuement à l'avance. Les familles et le personnel qui le désiraient, pouvaient faire partie du convoi.

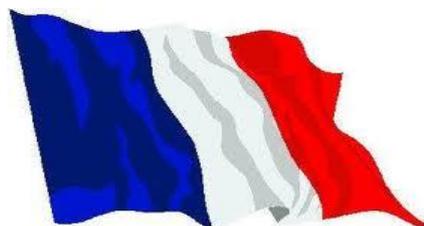
Nous étions dix-huit dans le camion du père, avec armes et bagages. C'est-à-dire quelques valises, un peu de vaisselle, un réchaud à essence et huit matelas ficelés sur le toit. Le nôtre était placé tout en dessous, ce qui selon nous, devait s'avérer être la meilleure place compte tenu des averses... mais finalement, ceux de dessus avaient eu le temps de sécher tandis que le nôtre ruisselait comme une éponge... À Auxerre, nous devions loger dans un pavillon de deux pièces... Magnifique ! Nettoyer les lieux nous prit deux jours.. le troisième, nous reprenions la route, les Teutons ne s'étant pas attardés sous l'Arc de Triomphe. C'est donc par un itinéraire champêtre que nous gagnâmes les montagnes du Massif Central.

1) *Extrait de « Chronique d'un zonard, Aubervilliers années 40 (S , 12-2009)*

ATELIER MÉMOIRE LES ITALIENS À AUBERVILLIERS



*Nous continuons
ici à publier les
témoignages des
Italiens encore
vivants ou de
leurs
descendants*



ATTILIA ET LUIGI PIAZZALUNGA « DES ITALIENS À AUBERVILLIERS » par leur fille Marie Christine Piazzalunga

Luigi naît en 1904 à Sombreno près de Bergame, région Lombardie. Il est le troisième d'une famille de 6 enfants. Il a 10 ans quand sa mère décède. C'est la grand'mère qui va élever les enfants qui sont : Orsolina, Natale, Luigi, Giacomo, Ambrosina, Maria.

Tous les enfants vont à l'école. Tous les garçons jouent d'un instrument de musique. Pour Luigi c'est la clarinette. La vie est dure à la campagne, pour se chauffer en hiver, les enfants vont dormir dans l'étable.

Au début Luigi va travailler chez une comtesse. Puis il va travailler dans une usine de textile à environ 10 km de la maison. C'est alors qu'un drame intervient dans la famille. Natale, le frère aîné de Luigi, va dans un champ ramasser des pommes de terre. Le propriétaire le voit, il va chercher son fusil et le tue. Natale avait 30 ans.

La famille déménage à Paladina. Luigi rencontre des amis qui travaillent en France. Vers 1929 il va en Moselle travailler dans les mines de charbon. Quelques temps après il est témoin d'un coup de grisou qui fait de nombreux morts, tous Italiens. Il prend peur et décide de venir à Aubervilliers chez des connaissances qui tenaient un hôtel-restaurant rue du Port. Luigi est un gros mangeur, la patronne l'a remarqué et le sert bien. Tous les matins il va au canal voir s'il y a du travail en chargeant ou déchargeant les péniches. Au bout du troisième jour il a trouvé du travail.

Il retourne ensuite en Italie à Paladina pour se marier avec Attilia Picenni née en 1906, elle aussi à Sombreno.

De nouveau à Aubervilliers ils habitent à l'hôtel. Luigi est sans travail pendant quelques temps. Attilia s'ennuie et voudrait retourner en Italie. Attilia et Luigi auront trois enfants : Marie Christine née en 1934, puis c'est Yvonne en 1936 et enfin arrive le tour de Roger Jean en 1941.

C'est pendant l'occupation que la société Becq Maurice prend Luigi à son service comme ouvrier en échange d'un logement gratuit à La Courneuve. Le patron est ferrailleur. Le logement se trouve au milieu du chantier de ferraille. Ainsi pendant 50 ans ils vont vivre dans ce chantier nuit et jour.

Monsieur Becq Maurice a un style de gestion du personnel un peu particulier. Nous dirions aujourd'hui que c'est d'une autre époque. Tous ceux qui sont à son service, sont louables et corvéables à merci.

C'est ainsi que Luigi doit rester disponible le soir pour décharger un camion. Quand Monsieur et Madame Becq vont à l'opéra ils emmènent Luigi avec eux pour garder la voiture.

Attilia doit nettoyer les bureaux mais c'est elle qui devait payer les produits d'entretien.

Attilia avait une machine à coudre qui devait être également à disposition pour tous travaux de couture.



Carte de Lombardie – Attilia et Luigi sont nés près de Bergamo

Luigi avait le droit d'aller manger dans une cantine en tant que travailleur de force. Un soir en vélo il rencontre un groupe de FFI² qui l'arrête et lui dit « Garde le silence sur notre présence ici, sinon on te tue ».

Vers la fin de la période d'occupation certains trains bourrés de soldats allemands et d'armement passent à vitesse réduite devant les riverains qui les regardent par curiosité, surtout les enfants. De temps en temps un soldat jette du pain³, du chocolat, des blouses pour les enfants.

Certains trains qui s'arrêtent sont remplis de charbon en briques. Les riverains, grimpent sur les wagons pour ramener du charbon à la maison. Un jour 3 Allemands en armes sont arrivés et ont emmené les adultes à la « Kommandanturs » Ils ont par la suite été relâchés.

En août 1948 la famille retourne en vacances pour un mois à Paladina en train par Modane et Domodossola en troisième classe. La douane avait quelquefois du mal à retrouver le propriétaire d'une valise. On assistait alors à la scène suivante :

Le douanier : « A qui est cette valise ? »

Personne ne répond.

Le douanier : « Si cette valise n'est à personne je l'emène au poste »

Personne ne répond.

Le douanier prend la valise, c'est alors que le propriétaire intervient en s'excusant pour sa distraction.

En 1949 le patron dit à Luigi : « Si tu creuses un sous-sol, je te construis un pavillon de trois pièces » Ce qui fut fait.



Attilia et Luigi Piazzalunga à 70 ans à La Courneuve

Que sont devenus les enfants ?

A 16 ans Roger s'engage dans l'armée comme mécanicien. Il terminera pilote de chasse dans l'armée de l'Air avec un passage comme leader dans la célèbre Patrouille de France.

² Forces Françaises de l'Intérieur

³ "Brot" en allemand

Marie Christine après un cours commercial, devient secrétaire.

Yvonne quitte l'école à 16 ans et travaille chez Becq comme secrétaire. Elle devient, elle aussi, comme ses parents corvéable à merci.

Luigi prend sa retraite à 60 ans, usé par le travail. Il continue à vivre dans le pavillon, dans le chantier avec sa femme. Un petit jardin avec basse cour apporte quelques compléments alimentaires surtout pendant l'occupation.

De l'autre côté de la rue Luigi cultive également deux terrains pour le jardinage. Une fois par an il allait payer une petite location chez Maître Maurice Demode huissier de justice Bd Anatole France à Aubervilliers.

Tous les « 14 juillet » Luigi a rendez-vous avec ses amis italiens. Ils vont manger des frites près de la Mairie d'Aubervilliers.

De temps en temps la famille va écouter un concert au kiosque du square Stalingrad à Aubervilliers.

Luigi aimait emmener sa famille une fois par an au cirque Medrano à Paris.

Avant la guerre les Italiens se réunissent tous les dimanches matin pour jouer de la musique sur un camion pendant que les femmes vont à la messe. Le camion s'arrête à différents endroits dont la place de la Mairie à Aubervilliers pour jouer. Les badauds donnent une pièce.

Tous les dimanches soir Luigi retrouve là aussi ses copains dans un petit café. Il ne rentre pas les mains vides. Il rapporte à la maison un peu d'apéritif dans une fiole pour partager avec sa femme Attilia.

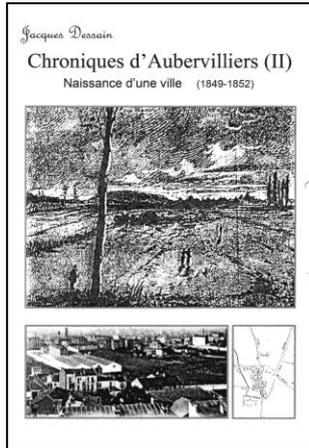
Luigi décède en novembre 1990 et Attilia en mars 1993. Ils reposent tous les deux, ensemble au cimetière intercommunal de La Courneuve.

Luigi et Attilia qui ont su durant leur vie partager les bons et les mauvais moments avaient autre chose en commun, c'est le chant et la musique. Elle avait une très belle voix de soprano et lui jouait de la clarinette mais ne chantait pas.

Propos recueillis par *Michel SARNELLI*

BIBLIOTHÈQUE

Chroniques d'Aubervilliers tome II



Notre Société d'Histoire va éditer le prochain livre écrit par Jacques Dessain concernant la fin de la 2^{ème} République à Aubervilliers ainsi que le second Empire et les premières années de la 3^{ème} République.

Il paraîtra probablement au mois de novembre (des détails seront communiqués ultérieurement).

REMERCIEMENT

Grand merci à **Jacqueline Tiberge** pour le don d'outils agricoles manuels qui ont servi à nos Grands Parents durant des décennies.

REGRETS †

Nous apprenons avec tristesse le décès de Madame **Raymonde Donné** adhérente de longue date au caractère toujours enjoué.

La **Société d'Histoire** présente ses condoléances aux membres de sa Famille et les soutient moralement dans ces pénibles moments.

Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr